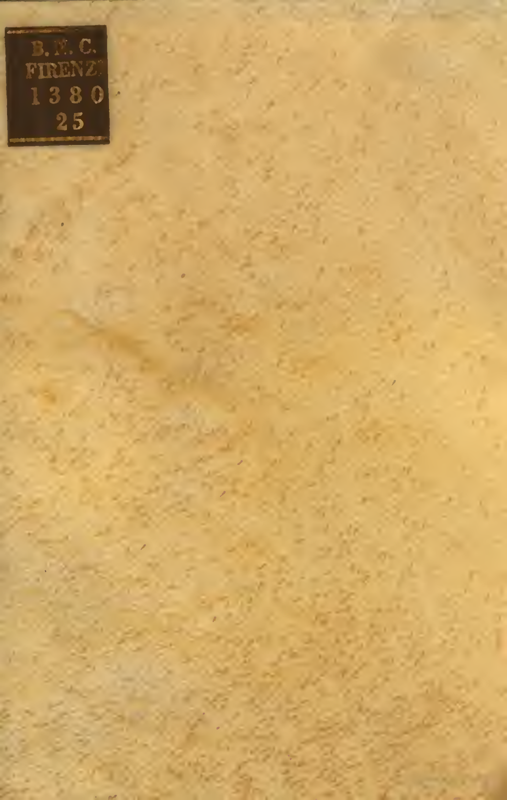

B. N. C.
FIRENZE
1380
25



INFLUENCE

DU COMMERCE

SUR LE SAVOIR,

SUR LA CIVILISATION DES PEUPLES ANCIENS,

ET SUR LEUR FORCE NAVALE.

Ouvrages *publiés par l'Auteur qui se trouvent chez* Bachelier.

Essais sur Démosthène et sur son éloquence, contenant la traduction des Olynthiaques, avec le texte en regard, et suivis de considérations sur l'éloquence de l'orateur athénien. In-8°., 1814.

1er. Discours académique. *Inauguration de l'académie ionienne.*

2e. Discours. *Sur l'instruction des Grecs modernes. — Programme des prix olympiadiques, fondés par les Français dans les Sept-Isles.*

3e. Discours. *Influence des sciences sur l'humanité des peuples.* In-8°., 1819. 1 fr. 25 c.

4e. Discours. *Progrès des sciences et des arts de la marine française, depuis la paix.* In-8°., 1820. 1 fr. 25 c.

5e. Discours. *Considérations sur les avantages de l'industrie et des machines, en France et en Angleterre.* In-8°., 1821. 1 fr. 25 c.

6e. Discours. *Introduction au cours de mécanique appliquée aux arts.* In-8°., 1820.

7e. Discours. *Inauguration de l'amphithéâtre du conservatoire des arts et métiers.* In-8°., 1822. 1 fr. 25 c.

Examen des travaux de César au siége d'Alexia, œuvre posthume de Léopold Vaccà Berlinghieri, avec la vie de cet auteur; par Ch. Dupin. In-8°., 1812. 3 fr.

Lettre à milady Morgan sur Racine et Shakespeare. In-8°., 1818. 2 fr. 50 c.

Essai historique sur les services et les travaux scientifiques de Gaspard Monge. In-8°. et in-4°., 1819. 4 fr. 50 c. et 7 fr. 50 c.

Développemens de géométrie, avec des applications à la stabilité des vaisseaux, aux déblais et remblais, au défilement, à l'optique, etc., pour faire suite à la Géométrie descriptive et à la Géométrie analytique de Gaspard Monge. In-8°., 1813. 15 fr.

Analyse du tableau de l'architecture navale aux 18e. et 19e. siècles. In-4°., 1815. 1 fr. 50 c.

Du rétablissement de l'académie de marine. In-8°., 1815. 1 fr. 50 c.

Mémoires sur la marine et les ponts et chaussées de France et d'Angleterre, contenant deux relations de voyages faits par l'auteur dans les ports d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, durant les années 1816, 1817 et 1818; la description de la jetée de Plymouth et du canal calédonien, etc. In-8°., 1818. *L'édition est épuisée.*

Voyages dans la Grande-Bretagne.

Première partie. *Force militaire de la Grande-Bretagne.* Deux vol. in-4°., avec atlas. 1820. 25 fr.

Deuxième partie. *Force navale.* Deux volumes in-4°., avec atlas. 1821. 25 fr.

Troisième partie. *Force commerciale et travaux des ponts et chaussées.* Deux volumes in-4°., avec atlas. (Paraîtra dans le courant de 1822.) 25 fr.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

INFLUENCE
DU COMMERCE
SUR LE SAVOIR,
SUR LA CIVILISATION DES PEUPLES ANCIENS,
ET SUR LEUR FORCE NAVALE ;

DISCOURS PRONONCÉ LE 24 AVRIL M. DCCC. XXII,
DANS LA SÉANCE GÉNÉRALE DE L'INSTITUT DE FRANCE,

PAR CH. DUPIN,
Membre de l'Académie des sciences et de la Légion-d'Honneur,
officier supérieur au corps du Génie maritime, etc.



A PARIS,
CHEZ BACHELIER, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N°. 55.



1822.



INFLUENCE
DU COMMERCE
SUR LE SAVOIR,
SUR LA CIVILISATION DES PEUPLES ANCIENS, ET SUR LEUR FORCE NAVALE.

MESSIEURS,

En demandant à l'histoire quelques faits et quelques vérités, essayons d'apprécier l'influence exercée, par le commerce, sur le savoir et sur la civilisation des peuples anciens.

Déjà quarante siècles ont marqué les révolutions du monde, depuis que les annales du commerce ont laissé dans la mémoire des hommes, les premières traditions descendues jusqu'à nous.

Dès cette haute antiquité, l'on voit un peuple industrieux s'établir sur une plage resserrée, infertile, mais protégée par les monts du Liban contre les déprédateurs du continent, et proté-

gée, contre les pirates de la mer, par des navires construits avec le cédre de ces monts. Ainsi les Phéniciens trouvent, au même lieu, l'indépendance, la paix et le besoin du travail. Voilà les sources premières de leur fortune commerciale ; en voici les bienfaits pour les autres nations.

L'Afrique occidentale, les Espagnes, l'Italie, la Grèce étaient barbares encore, et déjà la Phénicie florissait. Elle leur apporta les procédés et les produits d'une industrie perfectionnée. Elle leur apprit la construction des vaisseaux ; la navigation, et les secours qu'elle reçoit de l'astronomie ; l'art de tenir les comptes du négoce et d'en régler les échanges, par des mesures et des poids publiquement établis pour les usages de la société.

Contraste digne de remarque ! L'Égypte sacerdotale, plus occupée d'asservir que d'éclairer les hommes, invente une écriture mystérieuse, inconnue aux profanes, c'est-à-dire, aux citoyens. La Phénicie commerçante (1) invente

(1) *Phœnices primi, famæ si creditur, ausi*
Mansuram rudibus vocem signare figuris.
Nundùm flumineos Memphis contexere biblos
Noverat. Et saxis tantùm, volucresque feræque
Sculptaque servabant MAGICAS *animalia linguas.*

Pharsaliæ, lib. III. M. Annæi Lucani, vers. 220 et seq.

une écriture et des calculs faciles et populaires, qui deviennent, pour l'Occident, l'un des plus puissans moyens de civilisation.

Ce fut, vous le savez, le phénicien Cadmus qui fit connaître à l'Europe, l'usage des lettres de l'alphabet. Posséder ces élémens descriptifs de la pensée, est un si grand avantage, qu'on en a fait, dans les siècles modernes, l'objet d'un monopole; et l'une des douleurs les plus profondes qu'éprouvent, aujourd'hui, des esprits superbes, ennemis jurés d'une instruction qui descend jusqu'au fils de l'ouvrier et du pauvre, est de voir ce monopole diminuer de jour en jour, par un enseignement qui répand cette connaissance précieuse, dans la masse de tous les peuples, avec une rapidité désespérante pour l'ombrageux égoïsme des détracteurs (1) du savoir.

(1) Que l'espoir rentre dans leur âme..... Il y a dix-huit mois seulement, la France possédait 1200 écoles d'enseignement mutuel, et parmi celles-là 300 ont déjà disparu..... Trois cents écoles où trente-cinq mille jeunes gens recevaient le bienfait inestimable d'une instruction élémentaire, et qu'une année peut-être suffisait pour compléter! Voilà la perte de la France.

On ne connaît pas, dans le public, les causes principales d'un aussi grand malheur; on s'en prend à tort au ministère. C'est de plus bas que partent les plus grandes résistances. Les notaires de campagne, les procureurs et les

Écoutons à présent la voix d'un sage, sur

---

huissiers des petites villes, les marguilliers et les chantres de paroisse, les maires et les adjoints des villages, voire aussi de certaines cités, etc., etc., voilà les plus actifs adversaires d'un enseignement qui, rendant universels la lecture, l'écriture et le calcul, détruirait le monopole des emplois subalternes pour lesquels ces connaissances sont à la fois indispensables et presque suffisantes.

N'est-ce pas un spectacle affligeant et scandaleux, que de voir, sous le règne d'un prince ami déclaré des lettres et fondateur d'écoles d'enseignement mutuel, d'ignares individus employer tous leurs efforts pour détruire ces établissemens, au nom du royalisme! Comme si Royalisme était, dans leurs esprits bornés, synonyme de Vandalisme ?.....

Nous citerons à l'appui de cette assertion, l'école gratuite d'enseignement mutuel entretenue à Donremy, aux frais du Roi, dans la maison paternelle de Jeanne-d'Arc.

C'est une pensée digne d'être citée avec éloge, que celle d'ouvrir, en faveur des enfans du pauvre, une royale école, sous le toit patriotique où la fille du pauvre fut élevée pour sauver la monarchie, en chassant l'étranger, d'un territoire qu'il souillait par son usurpation et par son influence.

Espérons qu'un si bel exemple ranimera l'ardeur et soutiendra le zèle des généreux citoyens qui, depuis cinq années, luttent avec tant de courage contre d'absurdes préjugés. Certes, les amis les plus ardens de la royauté ne peuvent concevoir de craintes au sujet d'un enseignement qui, parmi ses protecteurs et ses soutiens, compte les plus beaux noms de l'antique monarchie, et d'éloquens

l'esprit public et les institutions qui concou-

---

défenseurs, aussi dévoués à l'autorité du gouvernement, que MM. Cuvier et Lainé. Amis de la civilisation, de la puissance et du bonheur de notre pays, rassurez-vous donc contre de vaines terreurs, et marchez vers un but honorable, en dépit de tous les obstacles.

Nous terminerons cette note par un petit discours qui brille peu par la tournure, mais beaucoup par le fond. Il fut tenu naguère par un courageux préfet, aux honorables membres de son conseil. Je voudrais voir cette harangue répétée tous les ans par les préfets et par les sous-préfets des parties de la France où la lecture et l'écriture sont placées, bénignement, au rang des fléaux publics dont il importe le plus de prévenir les ravages.

Messieurs les conseillers,

Adjoints, substituts, maires, écuyers, chevaliers, chantres et marguilliers, écoutez :

Vous ne voulez pas de l'enseignement mutuel, parce que vous croyez que les gens comme il faut, et parmi ceux-ci les gens qui pensent bien, pensent du mal de cet enseignement. Permettez-moi, très-honorables conseillers, de vous soumettre une petite observation :

Quand vous voyez l'enseignement mutuel approuvé, protégé, secouru, PAYÉ,

Par des vicomtes, comme M. le vicomte de Montmorency ;

Par des comtes, comme MM. les comtes de la Bourdonnaie, de Chabrol, de Damas, de Nicolaï et de Noailles ;

raient à la grandeur du peuple de Phénicie. « Les

Par des ducs, comme MM. les ducs d'Aumont, de Clermont-Tonnerre, de Crillon, de Dalberg, de Doudeauville, de Luxembourg, de Mouchy, de Praslin, de la Rochefoucanlt-Liancourt et de Richelieu ;

Par des princes, comme les princes d'Orléans, de Beauvau et de Rohan ;

Par des rois et des empereurs, comme les rois de France, de Bavière, des Pays-Bas, de Wurtemberg, de Suède, d'Angleterre, etc., et comme l'empereur de toutes les Russies ;.....

Pensez-vous, Messieurs les conseillers, qu'il soit impossible que des hommes nés comme il fant, et snrtout pensant comme il faut, se montrent favorables à l'enseignement mutuel ?.....

Et vous, Madame la bourgeoise, qui visez à l'imitation de ce qui sort de la rôture, Madame la marguillière, Madame l'adjointe, Madame l'écuyère, et pour tout dire enfin,

Mesdames les conseillères,

Quand vous voyez un enseignement, approuvé, protégé, secouru, PAYÉ,

Par une marquise de Crillon,

Par des duchesses de Dnras et de Mouchy,

Et par une princesse royale d'Orléans ;

Pensez-vous aussi, Mesdames les conseillères, qu'il soit impossible d'être les épouses de maris comme il faut, quand on est favorable à ce pauvre enseignement ?

Messieurs et Mesdames, éclairez-moi, j'attends humblement votre réponse.....

capitaines, les pilotes (1) des navires tyriens étaient choisis, nous dit-il, parmi les habitans les plus instruits et les plus respectables. Toute espèce de fonctions et d'emplois commerciaux étaient réputés honorables : ils donnaient dans l'état une juste prépondérance (2). Le port de Tyr était ouvert, sans restrictions, aux bâtimens, aux marins de toutes les contrées; l'étranger y pouvait, comme le règnicole, acquérir et vendre sans entraves. Ce commerce avait comblé de biens un grand nombre de nations maritimes, et l'opulence de Tyr avait fait la fortune des rois (3). Aussi, lorsqu'après des siècles de paix et de félicité, le malheur tomba sur cette ville, tous les peuples insulaires et les princes des îles, frappés par la même tempête, pâlirent consternés (4). » Quel est donc l'observateur profond qui nous apprend ces bienfaits d'un commerce ami des hommes, ce par-

(1) *Sapientes tui, Tyre, facti sunt gubernatores tui.*

(2) *Nautæ tui et gubernatores tui, qui tenebant suppellectilem tuam, populo tuo præerant.....*

(3) *In exitu negotiationum tuarum de mari implevisti populos multos : in multitudine divitiarum tuarum, et populorum tuorum, ditâsti reges terræ.*

(4) *Universi habitatores insularum obstupuerunt super te ; et reges earum omnes, tempestate perculsi, mutaverunt vultus.*

tage d'une fortune adverse ou favorable ; cette alliance, enfin, qui naît d'un mutuel intérêt entre les rois et les peuples de diverses nations?..... Quel génie philosophique, perçant la nuit des temps barbares, découvre ainsi, d'un sublime et rapide regard, les causes invisibles des prospérités commerciales : *le savoir, l'honneur, les libertés et la sécurité?* C'est le prophète Ezéchiel (1).

Une opulence acquise par l'industrie, et protégée par les lois bien plus que par les armes, devait tenter l'avarice et l'ambition des conquérans de l'Asie. L'un d'eux, après de vastes succès, entreprend de forcer les Tyriens dans leur ville et de piller leurs trésors. Ils résistent treize années aux efforts de tout son empire. Cependant, fatigués de soutenir sans fruit une lutte interminable, et d'épuiser dans les destructions de la guerre une énergie consacrée jusqu'alors aux productions de la paix, ces magnanimes citoyens conçoivent la pensée de construire une autre Tyr, au milieu de la mer, en présence de l'ennemi. Une moitié des leurs continue de combattre; l'autre, impassible et laborieuse au milieu des dangers, comme au sein d'un calme profond, bâtit les murailles

(1) C. 27.

et le port de la ville insulaire (1), transporte et reconstruit les édifices publics et les demeures privées, leur restitue jusqu'aux objets d'ornement et de simple utilité, qui naguère en faisaient la commodité, l'agrément et la parure. Enfin, quand tout est prêt pour la défense et l'habitation, les défenseurs de Tyr, avec leurs armes, leurs vaisseaux et leurs dieux tutélaires, abandonnant à l'agresseur un monceau de décombres, se retirent dans leur nouvelle patrie, invaincus, libres, maîtres de la mer, et par conséquent du commerce de la terre.

Telle fut l'origine de la nouvelle Tyr dont le siége et la prise demandèrent aux Grecs (conduits par l'invincible Alexandre !) plus de travaux et de périls, que le renversement de l'empire du roi des rois.

La Grèce, colonisée par l'Égypte et par la Phénicie, enrichie de leurs arts, éclairée de leur expérience, a fait des pas rapides vers la

(1) On dirait que Virgile a voulu décrire ces travaux, dans les beaux vers que nous allons citer, et qui s'appliquent à la fondation d'une ville tyrienne.

Instant ardentes Tyrii : pars ducere muros,
Molirique arcem, et manibus subvolvere saxa ;
Pars optare locum tecto, et concludere sulco.
Hic portus alii effodiunt ; hic alta theatris
Fundamenta locant alii, immanesque columnas
Rupibus excidunt, scenis decora alta futuris.

Æneidos, lib. I, v. 428 et seq.

civilisation. La forme irrégulière de ses rivages, tant de ports excellens que présentent ses vastes côtes et ses îles sans nombre, tout y rendait le commerce et la navigation, avantageux et nécessaires. Aussi, dès l'origine, presque tous les peuples de cette contrée furent-ils commerçans et navigateurs.

Parmi les Grecs qui parcouraient la Phénicie, l'Égypte, la Syrie et la Perse, pour y suivre les opérations du négoce, il se trouvait des hommes qui, doués d'un profond esprit d'observation, et plus jaloux d'acquérir des lumières que des richesses, entreprenaient les mêmes voyages dans le seul dessein d'étudier les lois, les mœurs et le savoir des nations les plus célèbres par leur industrie, leur expérience et leur sagesse. Ils revenaient ensuite dans leur patrie, pour transmettre à leurs concitoyens ces trésors de l'intelligence. Les peuples, frappés de la grandeur de ces présens, élevaient au rang auguste de législateurs, les sages qui, sur les pas du commerce, avaient recueilli les dons de la philosophie.

Le plus illustre de ces législateurs, Solon (1),

(1) Solon s'adonna d'abord au commerce, et releva, par son industrie, la fortune délabrée de son illustre famille. Le plus habile ministre que la France ait possédé, Colbert, commença pareillement sa carrière par le négoce.

fit des lois admirables pour le négoce et la civilisation. Il abolit le droit barbare de réduire à la domesticité les débiteurs insolvables, et de saisir leurs enfans pour les exporter et les vendre. Afin de mettre un frein à l'usure, non-seulement il introduisit quelques règles d'un intérêt légal, il donna par ses lois une sécurité jusqu'alors inconnue aux transactions commerciales : sécurité qui, mieux que des décrets formels, réduisit un intérêt toujours exorbitant et ruineux dans l'enfance et le désordre de la société (1). Solon servit à la fois toutes les branches de l'industrie, en refusant au père qui n'aurait pas fait apprendre à ses fils une utile profession, le droit d'exiger qu'ils le soutinssent et le nourrissent dans ses vieux jours. On est père aux yeux de la nature, en donnant l'être à ses enfans; on ne l'est aux yeux de la loi qu'en leur donnant les moyens d'existence.

Athènes, bâtie sur un sol aride, eut besoin, par ses institutions (2), de vaincre la

(1) L'intérêt légal établi pour arrêter les ravages de l'usure, avait été fixé, par Solon, à 12 pour cent par an! C'était encore l'intérêt autorisé dans l'Inde britannique, il y a peu d'années!

(2) Je crois devoir traduire ici les beaux passages de la harangue où Périclès expose l'esprit de ces institutions et du gouvernement d'Athènes, sous les rapports du savoir, de l'industrie et de la félicité des citoyens.

nature, afin de s'élever à ses hautes destinées. D'autres villes de l'Hellénie, plus heureusement situées, avaient eu moins de peine à conquérir leur opulence. Telles étaient Smyrne, Éphèse, Halicarnasse et Milet, bâties sur les bords de l'Hellespont, dans les plus fertiles contrées. Telles étaient les cités maritimes de la riche Sicile, et de la Crète, et de Cypre, et de tout l'Archipel. Telles étaient Naples et Tarente dans la Grande Grèce. Telle était surtout cette Co-

---

« Je ne m'arrêterai point, dit ce grand orateur, à vous faire le récit des exploits de vos ancêtres; leurs hauts faits sont présens à votre mémoire. Je veux montrer, avant tout, par quelles institutions, par quels exercices cette gloire nous fut acquise; et par quel gouvernement, par quelles mœurs s'est formée notre grandeur.

Notre état social, fait pour servir de modèle, plutôt que pour s'améliorer par l'exemple des lois de nos voisins, ne doit rien envier aux constitutions des autres cités. Nous l'appelons gouvernement du peuple, parce qu'au lieu d'être créé pour l'intérêt du petit nombre, il l'est pour le bien du grand nombre. Les lois, dans nos différends privés, sont égales pour tous. La considération, les honneurs sont donnés à la prééminence du mérite, à la supériorité de la vertu, et non pas au privilége des classes. La pauvreté, l'obscurité de la naissance ne font pas repousser le citoyen qui peut rendre un service à la patrie. C'est avec un esprit libéral que nous administrons les intérêts publics. Faciles dans nos affaires privées, sévères dans l'observance de nos devoirs nationaux, retenus par le respect du ma-

rinthe qui fonda Corcyre et Syracuse, et qui, placée entre deux ports, recevait à la fois dans son sein, les trésors de deux mers différentes;

---

gistrat, par la crainte des lois, de celles surtout qui protègent le faible et l'opprimé, nous révérons celles mêmes qui, sans être écrites, commandent par l'honneur et flétrissent par la honte.

Grâce à la grandeur, à l'industrie de notre république, les produits de toutes les contrées sont importés sur nos rivages, et nous ne jouissons pas moins du labeur des autres peuples, que des fruits de notre propre travail.

Notre ville est ouverte à tous les étrangers ; nulle loi ne les empêche d'en goûter les plaisirs, le savoir, le bonheur. Rien n'est caché de nos mœurs et de nos arts, même à nos ennemis. Car ce n'est pas en des apprêts obscurs, en des ruses mystérieuses que nous mettons notre confiance ; mais en notre énergie, mais en notre bravoure.

Voilà ce qui rend notre cité digne d'être admirée. Nous cultivons nos esprits sans amollir nos courages ; nous aimons la richesse, embellie par l'élégance, employée par la raison. Et quand l'occasion réclame notre appui, nous préférons l'offre de nos trésors, à l'étalage des discours. Chez nous, d'ailleurs, il n'est pas honteux d'avouer sa pauvreté ; mais il l'est de ne point la combattre par le travail. Les mêmes citoyens savent unir le soin de leurs affaires domestiques et des affaires de l'état ; et quant aux simples artisans, nul obstacle ne les empêche de prendre connaissance des intérêts publics. Seuls entre tous les peuples, nous ne regardons pas seulement ceux qui s'abstiennent des affaires nationales, comme inoccupés, mais comme destructeurs d'utilité.

cette Corinthe qui, dès le temps d'Homère, avait déjà le surnom d'opulente (1), et qui l'a conservé jusqu'au dernier terme de son indépendance; cette Corinthe, si belle, que l'avoir visitée était compté, par l'étranger, au nombre des voyages fortunés qu'il n'est pas donné à tous les hommes d'accomplir dans leur vie.

Nommons enfin la cité des Rhodiens. Elle est à ce point chérie des autres peuples, qu'après un tremblement de terre qui avait abattu ses superbes édifices, les nations d'Afrique, d'Europe et d'Asie la comblent de présens et lui prodiguent les secours, afin de rélever dans leur splendeur première les merveilles de ses arts, et surtout ses monumens commerciaux, utiles à l'industrie de toutes les contrées. Telle était la puissance de Rhodes, que les efforts et le gé-

---

Pour tout dire en un mot, notre cité est l'école de la Grèce, et nos citoyens, aptes à tous les genres de travaux, y joignent le savoir à la grâce. Certes, que ces éloges ne soient pas une vaine jactance, c'est ce que nous démontre la vérité des faits. La puissance que l'État s'est acquise, manifeste l'excellence des moyens qui l'ont procurée. » (*Périclès : Éloge des guerriers morts pour la patrie ; Histoire de Thucydides*. Liv. II.)

(1) Homère, en faisant le dénombrement de la flotte des Grecs, qui vinrent au siége de Troie, dit :

Οἳ δὲ Μυκήνας εἶχον, ἐϋκτίμενον πτολίεθρον,
Ἀφνειόν τε Κόρινθον,.....

nie du héros appelé le *conquérant des cités* (1), échouent devant ses murs. L'airain préparé pour abattre des remparts inexpugnables, tombe au pouvoir des défenseurs. Il suffit pour composer ce colosse, entre les pieds duquel on voyait passer les voiles déployées des vaisseaux ; ce qui faisait l'admiration des peuples.

L'admiration du sage s'arrête aux lois que les Rhodiens rédigèrent pour la police et la sûreté des mers, pour les facilités et pour les garanties du commerce nautique. Ces lois, après avoir été reçues et proclamées tour-à-tour par les deux empires d'Occident et d'Orient (2), par les républiques d'Italie et par la ligue Hanséatique, servent encore de fondement aux codes maritimes et commerçiaux de tous les peuples civilisés.

Ah ! sans doute, la Grèce n'aurait pas mérité d'être offerte en exemple aux âges à venir, si elle n'eût présenté que l'aspect d'une contrée où beaucoup d'or, acquis par tous les moyens, était le seul fruit du négoce. Elle fut illustre

(1) Démétrius *Poliorcètes*.

(2) Les lois rhodiennes furent insérées par Justinien dans le recueil des Pandectes. On adressait à l'empereur Antonin des plaintes contre les spoliateurs d'un bâtiment naufragé: « Je suis, sans doute, empereur de la terre, dit-il; mais la loi rhodienne est souveraine de la mer. C'est par elle et non par moi que votre cause doit être jugée. »



surtout par les grands pas qu'elle fit faire à l'esprit humain, par l'alliance fortunée des travaux utiles à l'état social, avec les plus nobles conceptions d'une philosophie admirable dans l'appui qu'elle donnait à la pratique des vertus de la famille et de la cité (1). Telle

(1) Je vais citer, à l'appui de cette assertion, un passage qu'on trouvera peut-être un peu trop hardi ; mais je prie le lecteur d'observer qu'il n'est pas de moi.

« Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grèce n'était pas croyable. Plus ces peuples étaient libres, plus il était nécessaire d'y établir, par de bonnes raisons, les règles des mœurs et celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xénophon, Aristote et une infinité d'autres remplissent la Grèce de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagans qui prirent le nom de philosophes ; mais ceux qui étaient suivis étaient ceux qui enseignaient à sacrifier l'intérêt particulier, et même la vie, à l'intérêt général et au salut de l'État ; et c'était la maxime la plus commune des philosophes, qu'il fallait ou se retirer des affaires publiques ou n'y regarder que le bien public.

Les Grecs étaient instruits à se regarder et à regarder leur famille comme une partie d'un grand corps, qui était le corps de l'État. Les pères nourrissaient leurs enfans dans cet esprit, et les enfans apprenaient dès le berceau à regarder la patrie comme une mère commune, à qui ils appartenaient plus encore qu'à leurs parens. Le mot de civilité ne signifiait pas seulement parmi les Grecs, la douceur et la déférence mutuelle qui rendait les hommes sociables : l'homme civil n'était autre chose qu'un bon ci-

fut l'œuvre des sages de la Grèce. Examinons surtout ce qu'ils ont fait pour l'industrie.

Voyageurs éclairés, ils demandèrent aux contrées où naquit la civilisation, les élémens des sciences que le commerce appelle à son secours. Pythagore apporta de la Phénicie, de l'Égypte et de la Chaldée, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. Anaximandre apporta la gnomonique et la géographie; il apprit aux Grecs comment les anciens peuples de l'Asie, représentaient par des cartes gravées sur l'airain, la figure et les distances des pays, des cités et des mers (1).

Vous savez, Messieurs, quel fruit les Grecs ont retiré de ces premières connaissances. Mais

---

toyen qui se regarde toujours comme membre de l'État, qui se laisse conduire par les lois et conspire avec elles au bien public, sans rien entreprendre sur personne.

Les anciens rois de la Grèce avaient répandu cet esprit dans la nation. Ils furent tous populaires, non point en flattant le peuple, mais en procurant son bien et faisant régner la loi. » (Discours pour l'éducation du DAUPHIN, sur l'*Histoire universelle.*)

Or, l'écrivain, entaché de *philosophisme*, qui ne craint pas de parler ainsi, à l'héritier de Louis XIV, c'est l'évêque de Meaux, c'est Bossuet. Reconnaissons à ce langage, l'âme du défenseur des libertés de l'église gallicane.

(1) Lorsque le grand roi envoyait ses nouveaux satrapes dans quelque gouvernement, il leur faisait remettre les cartes géographiques de leur satrapie et de tout l'empire.

un fait qui peut-être a moins frappé votre attention, c'est que les progrès ultérieurs de la science ont tous eu lieu dans les villes grecques fondées, agrandies, enrichies par le commerce. Dans Athènes, les élèves de Socrate, Zénon, Aristote et Platon, illustrant le Musée, le Portique et l'Académie; Archimède dans Syracuse; la nombreuse et brillante école d'Alexandrie, et celle de Milet; l'astronome Ptolémée, et les Asclépiades, Hippocrate surtout, étudiant la nature à Rhodes, à Cos, à Gnide; tels ont été les hommes, tels ont été les lieux auxquels sont dus les grands progrès des sciences morales et des sciences naturelles. Mais la plupart de ces villes ne furent pas illustres seulement par les connaissances précises de l'observation et du calcul; elles répandirent un aussi grand éclat par leurs succès dans les œuvres du goût et de l'imagination.

Sous les voiles transparens d'une allégorie ingénieuse, un peuple qui sut rendre sensibles et personnifier en quelque sorte d'abstraites vérités et des observations profondes, fit à la fois, de l'emblème du commerce, le sceptre de l'éloquence et le symbole de la paix. Parce que l'éloquence, éclairant les mortels sur leurs mutuels intérêts, pouvait seule les arracher aux horreurs d'un état de guerre naturel à la vie sauvage, et leur faire aimer, par

la peinture d'une existence plus heureuse, les travaux fructueux et les paisibles échanges de la civilisation. Aussi, d'après les fictions de la même mythologie, c'est le dieu du caducée qui, messager des immortels, apporta sur la terre, avec les dons du commerce, tous les bienfaits de la vie sociale. (1) Il enseigna les moyens d'ajouter aux forces brutes de la nature, les forces intelligentes d'une adresse acquise dans l'adolescence par les jeux du gymnase, perfectionnée dans l'âge mûr par l'exercice des arts. Il civilisa les humains par le pouvoir de la parole, par la magie des chants harmonieux; il inventa la lyre; et sa voix, comme une douce mélodie, descendait dans les cœurs, pour amollir la dureté des mœurs

---

(1) C'est ce qu'Horace nous rappelle dans sa belle ode au dieu du Commerce, Livre I, ode 10.

Mercuri, facunde nepos Atlantis,
Qui feros cultus hominum recentum
Voce formasti catus, et decoræ
More palestræ!

Te canam, magni Jovis et deorum
Nuntium, curvæque lyræ parentem,
Callidum, quidquid placuit, jocoso
Condere furto.

Tu pias lætis animas reponis
Sedibus, virgâque levem coerces
Aureâ turbam, superis deorum
Gratus et imis.

et tempérer la férocité des courages. Enfin, après avoir instruit et charmé les habitans de la terre, par les enseignemens et les plaisirs de l'esprit et de l'imagination, il accueillait, au sortir de la vie, les âmes vertueuses, pour les guider dans les jardins de l'Élysée, sous les bosquets où les Orphée, les Homère et les Pindare, redisaient leurs concerts éternels, et pourtant d'une beauté toujours fraiche et toujours nouvelle.

C'est ainsi que les Grecs nous peignaient l'alliance du commerce avec les lettres et les arts. Cette alliance a fait l'ornement et la splendeur des siècles de Périclès et d'Alexandre, comme aussi des siècles de Louis XIV et des Médicis. Les plus beaux monumens de l'antique Hellénie, comme les monumens de l'Italie moderne, à Pise, à Gênes, à Venise, à Florence, ont dû leur naissance au commerce. Douterait-on d'une telle origine!......

Eh! qui donc, en donnant l'opulence à la Grèce, lui permit de produire ses magnifiques chefs-d'œuvre? Qui donc a cherché, transporté, donné le marbre, et l'or, et l'ivoire et l'airain, pour représenter les modèles de la majesté, de la grâce, de l'élégance et de la grandeur, dans la Minerve d'Athènes, la Vénus de Gnide, les Coursiers de Corinthe et l'Apollon de Rhodes?

Qui donc a bâti les cirques, les théâtres, les temples de Syracuse, d'Agrigente et d'Éphèse, de l'Attique, des Cyclades et du Péloponèse? C'est le commerce. — Non, direz-vous, c'est la victoire : pour Athènes du moins. — Mais la victoire, quelles vertus l'ont donnée? Les vertus laborieuses inspirées par les lois de Solon, pour forcer tout un peuple au travail et à l'industrie. — Quelles armes, enfin, servirent d'instrumens à la victoire? — Les armes du commerce : ses vaisseaux, ses marins, son audace et son expérience. Voilà les vainqueurs de Salamine et de Mycale (1). Voilà les conquérans de la richesse des Perses. Voilà les vrais producteurs des trésors consacrés par Athènes, aux dieux périssables de la Grèce, sous les formes immortelles enfantées par les beaux-arts.

Arrêtons nos regards sur la lutte à jamais mémorable qui s'établit entre la Grèce et l'Orient, dès l'époque où les Perses, poursuivant le cours de leurs conquêtes, parvinrent aux confins des cités grecques bâties sur la côte occidentale de l'Asie. Ces villes, attaquées par des forces supérieures, furent tour à tour forcées de plier sous le joug; excepté, toutefois, Théos

(1) Voyez les Observations, page 5.

et Phocée dont les peuples préférèrent l'exil à l'esclavage (1).

(1) Les Phocéens, habiles navigateurs et commerçans pleins d'entreprise, s'adonnaient avec succès au trafic lointain, de la Corse, de la Gaule et des Espagnes. Ils osaient même étendre leurs expéditions au delà des colonnes d'Hercule. Ils employaient à ces voyages des navires de cinquante rames ; ce qui montre un grand avancement dans leur architecture navale, ainsi qu'un négoce assez opulent pour couvrir les frais d'armemens aussi dispendieux. Les Phocéens, attaqués par les Perses et contraints, après une défense opiniâtre, de rendre leur ville, exigent un jour de trêve avant d'ouvrir leurs portes au vainqueur. Ils en profitent pour s'embarquer avec leurs familles et leurs biens transportables. A l'exemple de Tyr, ils tentent de s'établir dans une petite île avoisinante. Mais, contrariés dans leur dessein, ils se remettent en mer, et précipitant dans les flots une pierre pesante, ils jurent de ne pas retourner vers leur terre natale, avant que ce rocher ne revienne de lui-même à la surface des eaux. Ils abordent en Corse d'où les Carthaginois les écartent bientôt. Enfin ils débarquent sur les rives de la Gaule. Ils y fondent Massilie qui, depuis cette époque, n'a jamais cessé d'être célèbre par son commerce, et qui le fut long-temps par ses écoles. Massilie mérita ce bel éloge que lui donna Tacite, parce qu'elle eut la gloire de former au savoir et à la vertu le sage Agricola : *Arcebat eum (Agricolam) ab inlecebris peccantium, præter ipsius bonam integramque naturam quòd statim parvulus sedem ac magistram studiorum Massiliam habuerit, locum Græcâ comitate et provinciali parcimoniâ mixtum, ac bene compositum.* Tacit., Vit. Agric.

En parlant de la cité surnommée l'*Athenopolis Massi-*

Après avoir chassé les Phocéens, et relégué les Tyriens dans une île, les Perses devinrent maîtres du littoral entier de l'Asie mineure. Ils avaient asservi l'Égypte, et leur empire formait un immense croissant qui cernait l'Archipel et la Grèce, des deux côtés de l'Orient et du Midi. Les Perses voyaient avec envie un peuple libre insulter par son bonheur et par sa renommée, à leur honteuse et pénible servitude. Ils s'indignaient que, d'un coin de l'Europe, une poignée d'hommes laborieux dédaignât leur puissance et méprisât leur joug. Ils apprennent, à Marathon, la valeur de ces enfans du travail et de la vertu.... L'Asie entière s'ébranle pour dompter les vainqueurs par de plus grands efforts. Toutes ses forces sont portées sur les navires de l'Égypte, de la Phénicie, de la Carie, de la Lydie, et des vastes provinces riveraines du Bosphore et de l'Euxin. Déjà les troupes débarquées inondent à la fois la Thessalie, la Thrace et la Béotie : les voilà devant Athènes, cette ville qui put choisir entre sa perte inévitable et l'empire de la Grèce, à la

---

liorum, l'Athènes Marseillaise, Cicéron dit : *neque verò te, Massilia, prætereo, cujus ego civitatis, disciplinam non solum Græciæ, haud scio an cunctis gentibus anteponendam jure dicam,... ut omnes ejus instituta laudari faciliùs quàm æmulari.* Cic. pro Valer. Flacco.

seule condition d'en rendre hommage au souverain de cent peuples puissans ! La cité de Minerve et de Neptune accepte la perte de ses murs et de son territoire (1). Elle rassemble les navires de ses flottes militaires et marchandes, dernier espoir de son courage ; embarque à l'exemple de Tyr, de Théos et de Phocée, ses femmes, ses enfans et ses dieux domestiques ; les conduit dans un asile où ils puissent rester en sûreté. Alors, l'adolescent, l'homme fait et le vieillard remontent sur leurs vaisseaux, et trois générations d'un même peuple vont chercher sur la mer, une gloire si belle, que tous les hommes éloquens l'ont voulu célébrer. Mais aucun n'a pu dignement la célébrer encore : tant cette gloire surpasse l'éloquence des hommes ! Ainsi la jugeait Démosthènes. Il s'excusait de ne pouvoir élever ses paroles et ses pensées, à la sublimité d'aussi grandes actions (2)......

---

(1) Εὑρίσκει γὰρ, καὶ ἀκούει, ὁ Φίλιππος, τοὺς μὲν ὑμετέρους προγόνους, ἐξὸν αὐτοῖς τῶν λοιπῶν ἄρχειν Ἑλλήνων, ὥςε αὐτοὺς ὑπακούειν βασιλεῖ, οὐ μόνον οὐκ ἀνασχομένους τὸν λόγον τοῦτον, ἡνίκ' ἦλθεν Ἀλέξανδρος, ὁ τούτων πρόγονος, περὶ τούτων κήρυξ, ἀλλὰ καὶ τὴν πόλιν ἐκλιπεῖν προελομένους, καὶ παθεῖν ὁτιοῦν ὑπομείναντας, καὶ μετὰ ταῦτα πράξαντας, ταῦθ', ἃ πάντες μὲν ἀεὶ γλίχονται, λέγειν, ἀξίως δ' εἰπεῖν οὐδεὶς δεδύνηται. (2) Διόπερ κἀγὼ παραλείψω δικαίως· Ἔςι γὰρ μείζω τ' ἀκείνων ἔργα, ἢ τις τῷ λόγῳ τις ἂν εἴποι. ΔΗΜΟΣΘΕΝΟΥΣ ΚΑΤΑ ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Β.

Eh! quel besoin de rappeler au souvenir des Grecs et de tout peuple policé, les hauts faits des Thémistocles, des Aristide et des Cimon? Qui de vous n'en a gardé la mémoire? Qui de vous, dès son enfance, n'a senti son sein palpiter, au récit de ces exploits héroïques? Qui de nous peut songer, sans être ravi d'enthousiasme ou pénétré de douleur, à ces lieux autrefois si fortunés, aujourd'hui si malheureux, et toujours si dignes de notre généreux intérêt?

Mer Ionienne! Rivages dont la célébrité naquit avec la renommée d'Homère, j'ai parcouru vos plaines, à l'ombre des drapeaux triomphateurs arborés par ma patrie. A votre aspect, j'ai senti dans mon cœur se ranimer, avec une force nouvelle, cet amour de toutes les illustrations du travail et du génie, dont les souvenirs impérissables embelliront toujours votre terre et vos flots. Une secrète voix retentissait au fond de mon âme, comme aussi dans l'âme des enfans de la Grèce. Et quand j'osai, dans leurs modernes Panégyries, leur rappeler l'exemple de leurs ancêtres (1), tous leurs cœurs, tous leurs vœux,

---

(1) *Extrait du discours sur l'instruction publique des Grecs, prononcé dans la deuxième séance publique de l'Académie ionienne.*

Ah! que n'ai-je en partage une faible étincelle de ce génie qui caractérisa les immortels créateurs de votre

toutes leurs espérances, juraient déjà, dans le secret de l'amitié, de s'y montrer fidèles. Nobles

---

langue! La persuasion coulerait de mes lèvres. Aux accens de ma voix, vos cœurs seraient émus; ils croiraient reconnaître les accens de la patrie même, ils seraient entraînés, et rendus à leur grandeur première. Le bien public se montrerait à vous dans tout son jour. Je saurais vous dire tout ce qu'il vous faut faire pour vous relever vers votre première splendeur; et tout ce qui vous serait montré digne de vous, votre valeur, votre patriotisme, sauraient l'exécuter. Eh bien! si je ne puis atteindre à de si hautes destinées, c'est à vous de seconder mes faibles efforts. Ne songez plus à moi, ne me regardez plus, et supposez que les fantômes muets de vos pères, debout autour de moi, suppléent, même par leur silence, à ce qui manque à ma voix. S'il ne peut m'être donné de vous persuader, obéissez à ces mânes illustres; ils vous invitent à marcher sur leurs traces; ils vous montrent les voies que vous devez tenir, les obstacles qu'il vous faudra franchir ou renverser; ils vous commandent de tout faire pour les suivre à l'immortalité. Entendez-vous? ils vous commandent!..... Fils des Grecs, obéirez-vous à vos pères? Irez-vous les rejoindre à ce noble rendez-vous? ou passerez-vous pour jamais, en quittant la vie, dans les obscurs abîmes de l'oubli? — Je me tais et j'attends votre réponse... Ah! je la lis dans vos regards, cette réponse, je l'entends au milieu de vos acclamations. Elles m'apprennent que vous êtes encore les dignes neveux des grands hommes; que deux mille ans de malheurs et de persécutions n'ont pu dégrader vos âmes, et vous faire oublier vos glorieuses destinées. Vous saurez les remplir; vous saurez régéné-

enfans de Parga (1), de Souly, de l'Archipel et du Péloponèse, vous êtes en effet fidèles à vos

rer, vous, vos frères, vos enfans; leur rendre les sciences, les lettres, les arts; plns encore que tout cela, les vertus de vos pères. Vous verrez vos soins prospérer; osez le vouloir, et dans peu vous verrez les belles conceptions, les beaux travaux et les belles actions renaître parmi vous, comme ces plantes salutaires, qui repoussent d'elles-mêmes dans leur terre natale, anssitôt que la main du dévastatenr abandonne la nature à son cours.

(1) L'Europe entière a retenti de la chute d'nne modeste ville de l'Épire: tant la magnanimité d'un peuple, quelle que soit la faiblesse du nombre, est digne d'attirer l'attention et de commander l'admiration du monde. Une foule d'écrivains généreux ont élevé leur voix en faveur de l'infortnnée Parga. En Angleterre même, le colonel de Bosset, et le chevalier Foscolo dont la Grèce et l'Italie se partagent la naissance et la célébrité, en France, M. Amaury-Duval et M. Viennet ont appelé l'attention publique et gagné tous les cœurs généreux, en faveur d'un peuple persécuté. Je ne puis me refuser au plaisir de citer ici l'un des plus beaux passages du poëme de M. Viennet, sur Parga.

Ah! ce flambeau des arts, dont la vive lumière
  Resplendit sur votre horizon,
Vous l'avez rallumé sur la tombe d'Homère
  Et d'Euripide et de Platon.
Vous chantez nos aïeux, vous admirez leur gloire.
  De leurs vertus, de leurs exploits,
Sur le marbre et l'airain vous gravez la mémoire.
Vous devez à la Grèce et vos arts et vos lois;
D'un pied religieux vous parcourez ses villes;

promesses, et moi je le suis à mes vœux pour votre gloire et pour votre bonheur.

Pour votre bonheur! Hélas, qu'est devenue, depuis vingt siècles, la fortune, ainsi que la puissance et la civilisation de l'Hellénie? Pourquoi faut-il qu'en atteignant au faîte de la prospérité, les peuples touchent de si près au premier terme de la décadence! La généreuse fierté d'un triomphe légitime, dégénère, et devient l'insolence de la victoire. D'abord on ne voulait que repous-

---

Vous faites retentir l'écho des Thermopyles
Du grand nom de Léonidas.
Dans les murs dégradés de la superbe Athènes,
Vous cherchez les palais ornés par Phidias,
Et la tribune où régnait Démosthènes.
Les débris de la Grèce en deuil
Décorent vos cités, embellissent vos temples;
Vous imitez avec orgueil
Ses monumens et ses exemples.
Et des Grecs opprimés vous détournez les yeux!
Et vous souffrez, ingrats, qu'ignorant leurs aïeux,
Ils rampent dans les fers d'un vainqueur plus barbare
Que le Vandale et le Bulgare
Dont vous avez flétri les noms injurieux!
Une ville restait: vos sermens tutélaires
Soutenaient de Parga les destins chancelans.
Aux pieds du même Dieu nous portons nos prières.
Parga vous a commis les jours de ses enfans;
Ils sont vos alliés, vos pupilles, vos frères;
Et vous les vendez aux tyrans
Dont ils ont bravé si long-temps
Le culte sacrilége et les mains sanguinaires! . . .

(*Invocation des chefs de Parga, aux émissaires du Proconsul de Corcyre.*)

ser un agresseur inique; est-il défait, une force irrésistible entraîne les défenseurs à poursuivre l'assaillant dans ses propres foyers. Le démon de la conquête et de la spoliation excite dans les cœurs une cupidité de trésors et de contrées, prix du sang et des combats. Il paraît plus noble et plus beau d'extorquer du vaincu le fruit de son labeur, que de continuer soi-même à travailler pour produire. On devient à la fois avare et fainéant, oisif et superbe; on désapprend à supporter la douleur et les privations, à vivre de sacrifices, à mériter les retours de la fortune en sachant endurer les revers avec constance. Bientôt paraît quelque autre peuple qui, dans la force de sa virilité, ne demande que des fatigues, et ne chérit que des périls. Il triomphe à son tour du premier triomphateur : en attendant de succomber, lui-même, sous le faix de sa prospérité. Telle est la trop fidèle image de l'élévation et de la décadence de tant de peuples qui, tour à tour, ont dominé sur la terre et perdu leur domination, par les effets d'une même énergie et d'un même énervement.

Mais un peuple du moins a marqué les jours de son triomphe, par de nobles travaux et d'utiles entreprises; nous dirons les cités, les écoles et les musées, les canaux, les routes et les ports qu'il a créés pour les états soumis à la force de ses armes. Les conquêtes de ce peuple

magnanime ont produit sur le commerce et sur les idées du monde, une révolution qui a développé l'industrie, accru le savoir, changé les mœurs, réveillé le génie et retrempé la grandeur d'âme d'une foule de nations. Ainsi la civilisation ferme les plaies de la conquête, quand les vainqueurs, en gouvernant les vaincus, se montrent les amis éclairés, les bienfaiteurs de l'esprit humain. Tels nous avons été (1). Tels ont

(1) Oui, vous aimiez les arts et la civilisation, Guerriers Français qui protégiez, à l'ombre de vos drapeaux, l'Institut d'Égypte et l'Académie ionienne; Vous qui rendiez aux Grecs, et des jeux, et des prix Olympiques; Vous qui dressiez, dans Mantoue, un monument à Virgile; Vous qui rangés au pied des pyramides, pour soutenir le choc d'innombrables barbares, combattiez, animés par la pensée du Génie des siècles, déroulant devant vous quatre mille ans de travaux et de hauts faits, et vous demandant d'ajouter à ses fastes, une page de plus pour l'immortalité! Vous, enfin, qui près des confins du désert, en découvrant le temple de Denderah, debout encore, sur une route jalonnée seulement par les ruines de Cambye et d'Omar, saisis tout à coup d'une joie magnanime et d'un entraînement héroïque, oubliant les fatigues, et la faim, et la soif, et le poids de la chaleur, élevâtes dans les airs vos casques et vos épées, comme aux champs de Montenotte, d'Arcole et de Lodi; puis l'instant d'après, d'un mouvement unanime, fîtes retentir les airs de vos applaudissemens et des bravos de votre enthousiasme, à la vue d'un chef-d'œuvre des Pharaons, comme à la vue des chefs-d'œuvre de Corneille ou de Voltaire!

été les Grecs. Les trésors de la gloire et les présens des muses ont eu plus de prix à leurs yeux, que l'or et l'argent des vaincus.

Des prisonniers, trop nombreux pour être rachetés par leur patrie, vont languir dans la captivité. Mais leur voix fait entendre au peuple de Syracuse, la poésie ravissante de Sophocle et d'Euripide. Aussitôt on détache leurs fers; et les chants du génie sont la rançon de la vaillance trahie par la fortune.

Alexandre qui, même en ses plus grandes fureurs, respecta la maison de Pindare et la postérité du chantre des Héros, Alexandre fait recueillir pour son maître Aristote et pour les siècles à venir, les plus rares produits de la nature, dans toutes les contrées qu'il soumet à son pouvoir. Il exige des savans de la Chaldée, qu'ils lui confient le trésor de leurs observations; et l'expérience de vingt siècles, enfouie jusqu'alors dans une tour de Babylone, est offerte par les Grecs à toutes les Nations.

Soldats d'Alexandre, vous avez aussi parcouru la vallée de l'Égypte; cependant, votre âme tout éprise du grand et du beau, ne s'est pas élevée jusqu'à payer aux monumens qui signalent l'antiquité des nations, un hommage digne de vivre aussi long-temps que ces monumens mêmes, et que la renommée de votre héroïsme. Vous avez laissé cette gloire aux enfans de la France.

Le vainqueur fait dresser les itinéraires et mesurer par les plus habiles artistes, les directions et les distances de ses marches et des marches de ses lieutenans : cela suffit pour décrire l'Orient. Le conquérant saisit avec grandeur les routes qu'avait prises le commerce de l'univers, et celles qu'il pourrait prendre. Il fait explorer par ses navigateurs, et les rives alors imparfaitement étudiées, et les rives encore tout-à-fait inconnues (1). Il crée deux ports qui deviennent les clefs du trafic de l'ancien monde ; l'un près des bords de l'Océan, à l'embouchure de l'Indus (2); l'autre sur les bords de la Méditerranée, près des bouches du Nil (3). A sa voix,

---

(1) Néarque, lieutenant d'Alexandre, fit sur la côte d'Arabie, dans toute la longueur du golfe persique, un voyage de découvertes. Alexandre ordonna, de plus, la reconnaissance des côtes océaniques ; depuis l'entrée de ce golfe jusqu'au fond de la mer Érythrée.

(2) Pattala, au point où se divisent les bras du fleuve pour former un Delta semblable à celui du Nil. (*Voyez* Arrien).

C'est vers le même lieu que les Anglais ont établi le siége d'une des grandes Présidences de leur empire de l'Inde.

(3) Alexandrie : cette ville fut fondée sur une plage appelée Racotis. Les anciens rois d'Égypte y tenaient une garnison pour défendre sur ce point l'entrée du pays aux étrangers, et surtout aux Grecs. (*Pline*, liv. 5, chap. 10,

soixante et dix villes s'élèvent dans les lieux les plus propices au commerce, et sur les côtes et dans l'intérieur des continens subjugués. Les barrages nombreux, par lesquels était interceptée la vaste navigation du Tigre et de l'Euphrate (1), sont abattus par son ordre ; un grand port est creusé dans l'enceinte de Babylone, pour servir de centre et de dépôt aux

---

Strabon, liv. 17.) Cette observation appartient à l'auteur de l'*Esprit des lois*.

(1) Montesquieu n'a pas manqué de remarquer l'espèce d'aversion que les Perses avaient pour le négoce et la navigation. « Les Perses, dit-il, n'étaient pas de grands navigateurs, et leur religion même leur ôtait toute idée de commerce maritime. » *Esprit des lois, Livre XXI, chapitre 7. Du commerce des Grecs et de celui de l'Égypte, après la conquête d'Alexandre.* Le même auteur ajoute, dans une note : « Pour ne point souiller les élémens, les Perses ne naviguaient pas sur les fleuves. (M. Hidde, *Religion des Perses.*) Encore aujourd'hui ils ne font point de commerce maritime, et ils traitent d'athées ceux qui vont sur mer. »

Hérodote rapporte (Livre IV, chapitre 43) que Xerxès voulant châtier les crimes d'un de ses satrapes, lui prescrivit, comme punition, de faire un voyage de découvertes autour de l'Afrique. Le satrape partit des rives du Nil et passa les colonnes d'Hercule, mais rebroussa chemin lorsqu'il était presque au milieu de son voyage. A son retour, pour le punir d'avoir si mal réussi, Xerxès le fit crucifier. Voilà quelles idées les despotes de la Perse se

communications intérieures de l'Asie (1). Afin d'établir également, en Afrique, des communications militaires et commerciales, une route s'étendra des bords du Nil aux Colonnes d'Hercule, côtoiera la chaîne de l'Atlas et bordera l'immense littoral de la Méditerranée; et Carthage sera conquise, pour ne pas interrompre la route. Mais ces derniers desseins ne furent que conçus : quelques années manquèrent à leur exécution.

Par ses travaux, Alexandre avait jeté, d'une main si prompte et si sûre, les fondemens d'une prospérité durable pour les peuples conquis, que sa mort prématurée, ni le morcellement

---

faisaient des voyages de découvertes. Il faut convenir que les voyages des Cook et des Bougainville, des Vancouver et des Freycinet ont été faits sous d'autres auspices, avec d'autres motifs et un tout autre succès.

(1) Alexandre fit transporter par terre une flotte considérable, depuis les ports de Phénicie, jusqu'aux rives de l'Euphrate, d'où elle descendit à Babylone. Par le secours de cette flotte, il pouvait transporter ses forces militaires dans toutes les provinces arrosées par les grands fleuves qu'il avait rendus à la navigation. Voilà les moyens qui seuls pouvaient suffire à tenir dans la sujétion, des contrées si vastes et conquises avec tant de rapidité. C'est à de semblables causes, et non pas, comme l'ont assuré des historiens superficiels, aux bons procédés et aux *manières* d'Alexandre, que la domination des Grecs dans l'Orient a dû sa stabilité, plus étonnante encore que son établissement.

de son empire, ni les querelles acharnées de ses lieutenans, ne peuvent empêcher ses institutions d'accomplir leurs effets. Le mouvement immense qu'il avait imprimé, lui survit; et ses héritiers, en dépit de leurs discords, achèvent ses desseins. Des villes nouvelles et florissantes continuent de s'élever dans l'Orient. Séleucie, Antioche et Ptolémaïde, attestent les travaux et consacrent les noms des capitaines de son armée. Nicée, la ville de la victoire, est fondée dans l'Asie. Héroopolis, la ville des Héros, est bâtie non loin des bords de la mer Érythrée. A partir de cette ville, l'isthme qui réunit l'Afrique et l'Asie, est coupé par un large canal; l'Océan communique à la Méditerranée, et les produits de l'industrie peuvent être transportés sur les eaux, des extrêmes rivages de l'Occident aux rivages extrêmes de l'Orient.

Le premier des Séleucus étend le commerce de l'Orient, à des contrées qui jusqu'alors n'avaient point joui d'un tel bienfait. Supérieur dans ses vues comme dans ses exploits, il conçoit la pensée d'unir à la mer Caspienne, le Bosphore Cimmérien : projet qu'après vingt siècles Pierre-le-Grand put seul réaliser.

Le premier des Ptolémées invite au négoce, à la navigation, ses nouveaux sujets, éloignés jusqu'alors de tout commerce extérieur, par des

idées superstitieuses (1). Il les attire au sein d'Alexandrie. Il érige à l'entrée de ce port, sur l'île de Pharos, un monument que les peuples anciens ont mis au rang de leurs sept merveilles, pour sa beauté, sa grandeur et surtout pour son utilité.

Le navigateur qui, durant les ténèbres, fuyait l'abord d'une côte semée d'écueils et féconde en naufrages, voit briller une clarté tutélaire vers laquelle il peut en sûreté, diriger son gouvernail et déployer ses voiles. Il se demande, en admirant ce bienfait, quel génie ami des hommes vient d'allumer, au sein des nuits, le flambeau de la mer?.. C'est le génie de la Grèce.

Ce qu'un Ptolémée avait fait pour diriger les nautoniers qui visitaient les rives de l'Égypte, son successeur entreprit de le faire pour diriger l'ancien peuple des Pharaons, sur les routes du savoir et de la vérité. Cambyse avec une férocité barbare avait profané, dépouillé, incendié les temples de l'Égypte; il avait, sans distinction,

(1) Les Égyptiens ne permirent que fort tard aux autres peuples, de commercer avec eux. Ils avaient désigné le port de Naucratis comme le seul où les étrangers pussent être admis. C'est ainsi que les Chinois n'admettent les navigateurs européens que dans le seul port de Canton, et les commerçans par Caravane, que dans Kiachta, ville frontière de la Russie.

fait tomber tous les fléaux sur le peuple aussi-bien que sur les pontifes. Ptolémée Philadelphe, tolérant envers un peuple abusé, fit à des prêtres imposteurs, un mal plus grand encore : il bâtit la bibliothéque d'Alexandrie. Il fonda le musée. C'est là qu'on vit, plus tard, septante sages expliquer aux nations une théogonie pure et majestueuse. Bientôt après, la divinité d'Apis quitte le sanctuaire et retourne à l'étable. Le crocodile, le chien, le serpent, les animaux immondes et tous les dieux embaumés, sont relégués du mausolée dans la voirie : leur panthéon n'est plus. Aux clartés du savoir, les superstitions déshonorantes rentrent dans le néant, et l'homme est relevé jusqu'à la majesté du premier des êtres de la création vivante.

Il faut ici nous borner à rappeler des bienfaits d'un ordre moins sublime. Au sein du musée d'Alexandrie, l'art d'observer les astres, si utile au commerce par les services qu'il rend à la navigation, fut dignement cultivé. Cet art et toutes les autres branches de la philosophie naturelle, ont fait, du temps des Ptolémées, les progrès les plus rapides. Ce fut alors qu'on vit paraître Aristille et Timocharis qui, les premiers, entreprirent de déterminer les positions des étoiles visibles sur notre hémisphère ; Aristarque de Samos qui, par des moyens in-

génieux, approcha de l'exacte mesure des grandeurs et des distances de la lune et du soleil, en reculant ainsi les bornes supposées de notre système planétaire; Euclide, le géomètre le plus classique; Hipparque, l'astronome le plus habile de toute l'antiquité, le créateur de la géographie mathématique et de la trigonométrie sphérique; Dicéarque, savant qui suivit Pythéas dans son voyage de découvertes, au delà des colonnes d'Hercule; Eratosthènes qui devina, par la théorie de la sphère, la circonnavigation du globe, et l'arrivée aux côtes orientales de l'Asie, en partant d'Europe et faisant toujours voile vers l'occident. Enfin, tant d'autres hommes qui marchèrent à si grands pas, sur la route des sciences exactes et des sciences naturelles.

Nous voici parvenus à l'époque la plus remarquable dans l'histoire du savoir et de l'industrie des peuples de l'antiquité. Le commerce et la civilisation faisaient alors les plus rapides progrès dans l'Orient. La langue grecque était parlée sur presque tout le littoral de l'Asie mineure, de l'Égypte et du Pont-Euxin; sur les côtes méditerranées de l'Afrique, jusqu'à Cyrénaïque; sur les rivages de l'Adriatique, du sud de l'Italie, de la Sicile et de la Gaule; sur les bords de la mer Rouge et du golfe Persique; enfin jusqu'aux rives de l'Indus. La langue

grecque était, en même-temps, pour toutes les nations, la langue du négoce, et des sciences, et des lettres, et des beaux-arts. Les progrès de l'esprit humain chez un des peuples où cette langue était connue, s'étendaient rapidement chez tous les autres peuples où s'était répandu l'idiome des conquérans navigateurs et commerçans.

Vers le même temps, Carthage avait atteint le faîte de la prospérité. Ses monumens d'utilité publique étaient l'admiration des peuples étrangers. Les Grecs avaient appris d'elle, à creuser dans le sein de la terre, ces ports artificiels (1), qu'elle savait revêtir de murailles indestructibles. Les vaisseaux, sans craindre les agitations de la mer, y pouvaient entrer à toute heure, charger et décharger leurs trésors; puis en sortir avec une égale facilité, pour suivre le cours de navigations nouvelles.

Quelques peintures trouvées sur des voûtes souterraines, quelques médailles échappées aux vicissitudes des siècles suffisent pour nous montrer jusqu'où parvint la perfection des beaux-arts, dans la cité qui mérita que le burin de

---

(1) Les Grecs appelaient ces ports ou bassins κοθωνα, *cothona*, nom qu'ils ont tiré de la langue des Carthaginois, ainsi que l'invention rappelée par ce nom. (*Voyez* les annotations de Servius sur l'Énéide. Liv. I, vers 431.)

Virgile gravât pour l'immortalité ses premiers monumens et ses premiers tableaux.

Grâce à la haine inexorable que conçut pour Carthage, le peuple qui la fit disparaître du rang des nations, il semble que le nom de cette cité fameuse ne rappelle à notre imagination prévenue, qu'une ignorance barbare, une sordide avarice, la foi punique, et les cruautés africaines. Cependant Carthage ne fut jamais en guerre avec les cités commerçantes qui devaient être ses plus redoutables antagonistes. Jamais Athènes, Corinthe, Alexandrie, ne furent attaquées par ses armes. Tyr elle-même, dont la marine était surtout à craindre pour Carthage, Tyr ne cessa jamais d'être avec elle dans l'étroite alliance d'une mère avec sa fille. Lorsque l'ambitieux Cambyse voulut combattre et dompter les Carthaginois, avec la marine phénicienne à laquelle il commandait, les Tyriens refusèrent d'exécuter un tel ordre en disant: « Ce serait un crime odieux, dans une mère-patrie, d'aller attaquer sa propre colonie, pour lui ravir la liberté. » Peuples de l'Europe, qui vous vantez de vos vertus modernes, quelle mère-patrie s'est refusée parmi vous, à porter le fer et la flamme dans les champs et les cités des colonies qui lui doivent la naissance, aussitôt qu'elle a pensé le pouvoir faire impunément, et retirer par-là quelque infâme bénéfice? —

Washington, Haïty, Colombie, répondez par vos tombeaux et vos ruines...

Carthage a su justifier l'amour de sa métropole. On l'a vue accueillir avec reconnaissance les femmes et les enfans des Tyriens assiégés par les Grecs, et résolus de s'ensevelir sous les ruines de leurs remparts. Après la mort d'Alexandre, on la voit s'empresser de renvoyer, sur ses vaisseaux, les restes infortunés d'une population qui bientôt va relever, du sein des flots, le trône où s'était assise la reine de la mer : telle fut la jalousie mercantile de Carthage.

Et voici quelle fut son influence sur la prospérité des peuples de l'ancien monde. Elle a peuplé les rivages de l'Afrique et des Espagnes, bien au delà des colonnes d'Hercule. Le géographe Strabon portait jusqu'à trois cents, le nombre des établissemens qu'elle avait formés sur les seules côtes de la Nigritie. Elle propageait la civilisation et développait l'industrie, dans les vastes contrées qui sont au sud des montagnes d'Atlas. Elle faisait avec les peuples sauvages un trafic paisible (1),

(1) On trouve dans l'histoire d'Hérodote, un récit plein d'intérêt, sur ce genre de commerce. (Liv. IV, c. 196.) Lorsque les navires carthaginois abordent à la côte habitée par les peuples sauvages de l'Afrique, ils débarquent leurs marchandises et les rangent sur la plage, puis ils

et par conséquent d'un mutuel avantage. Cependant, elle fut injuste et spoliatrice, il faut l'avouer, chez les peuples qu'elle asservit par la force des armes: pour imiter les Romains ou pour leur résister.

Après vous avoir montré les progrès du commerce de l'ancien monde, il faudrait vous peindre maintenant cette puissance romaine, abattant, d'une pareille ardeur, les peuples les plus avancés dans la civilisation, et les plus reculés; partout détruisant ou du moins saccageant les cités qu'illustre le commerce; et leur ravissant plus encore que la richesse,

---

retournent à bord ; ils annoncent leur arrivée en allumant un feu dont la fumée puisse se voir au loin. Les Africains viennent au rivage, posent à terre l'or et les produits qu'ils veulent donner en échange de la cargaison carthaginoise, puis s'éloignent un peu de cet endroit. Les Carthaginois débarquent; ils examinent l'or qu'on leur offre : s'ils le jugent en quantité suffisante, ils l'emportent avec les produits africains ; sinon, ils retournent à bord sans rien emporter. Alors les natifs ajoutent à cet or et les Carthaginois reviennent. Ces mouvemens muets continuent jusqu'à ce que le vendeur, satisfait, emporte le prix offert par l'acheteur. D'aucun côté, dit Hérodote en racontant ces opérations, on ne fait à l'autre ni dommage ni injure, et les Africains ne se permettent pas de toucher aux marchandises des Carthaginois, avant que ceux-ci ne fassent voir qu'ils acceptent le prix proposé.

la liberté qui les avait fait riches. Syracuse, la digne fille de Corinthe et l'émule d'Alexandrie, Syracuse que le génie d'un géomètre rend imprenable par force, prise par trahison et livrée au pillage. Par degrés, la Sicile toute entière condamnée au proconsulat des Verrès. Le commerce anéanti dans cette contrée qu'il avait fait fleurir; la science oubliée; et le tombeau d'Archimède retrouvé par hasard, sous des buissons d'épine, au temps de Cicéron. Corinthe subissant le sort de Syracuse. Sur les débris de ses superbes édifices, les peintures de Zenxis et d'Apelles servant de table au vainqueur, pour jouer aux dés le butin qu'a fourni le sac de la cité. D'admirables statues embarquées par Mummius, sous les conditions usitées pour un nolis de marchandises, ou de chevaux, ou de vaincus! c'est-à-dire à la charge au patron du navire, en cas de perte ou d'avarie, de remplacer (tête pour tête) les chefs-d'œuvre des Phidias, des Alcamène et des Praxitèle! Athènes assiégée par Sylla, forcée par la famine d'implorer ce barbare qui lui répond : « Je ne viens pas ici comme ami du savoir, mais pour anéantir les adversaires de Rome. (1) » Et Sylla

(1) Cette réponse est tirée mot à mot de Plutarque : Ἐγὼ γὰρ οὐ φιλομαθὴς ὢν εἰς Ἀθήνας ὑπὸ Ῥωμαίων ἐπέμφθην, ἀλλὰ τοὺς ἀφισταμένους καταστρεψόμενος. ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ ΣΥΛΛΑΣ.

tient parole. Le sang dont il remplit les rues d'Athènes regorge par les portes des remparts, et se répand à flots dans les faubourgs. Plutarque même, qui met au rang de ses Hommes Illustres l'auteur de ces forfaits, est celui qui nous les révèle. Mais déjà l'incendie succède au carnage. C'en est fait ! les vaisseaux, les magasins, les fabriques admirables, ornement et richesse du Pyrée, disparaissent dévorés par les torches de Sylla.

Après ces exploits du précurseur de Catilina, vous citerai-je Cypre qu'avait enrichie le commerce, confisquée en pleine paix, par un décret émané du Capitole; et Porcius Caton, le modèle de la vertu romaine, choisi pour confiscateur ?... Dirai-je les citoyens d'une cité belgique dont le négoce était la force et la richesse, attaqués par César, le héros de la clémence, leur flotte détruite, leur sénat mis à mort (1), et le peuple couronné de fleurs par la main des conquérans, pour être, suivant l'usage, vendu, à la criée, sous la lance de l'esclavage !

Qui le croirait ! ces ruines du Pyrée, d'Athènes,

---

(1) *Se (Veneti) suaq. omnia Cæsari dediderunt. In quos eò gravius Cæsar vindicandum statuit, quò diligentius in reliquum tempus à barbaris jus legatorum conservaretur. Itaque omni senatu necato, reliquos sub coronâ vendidit.* (C. Jul. Cæsaris de bello gallico, lib. III.)

de Corinthe, et de tant d'autres villes naguère opulentes et glorieuses, ces ruines que les Romains, dans la langue de la dévastation, n'appellent plus que *le cadavre des cités*, au lieu de faire naître le remords et la douleur dans l'âme des conquérans, leur offraient, pour la perte de leurs enfans ou de leur pouvoir, je ne sais quelle effrayante consolation (1)! Marius la savourait à Carthage.

Il avait fallu qu'une cité si puissante fût effacée du rang des nations, avant que Rome osât attenter à l'indépendance des cités de la Grèce, et porter à l'industrie, au commerce, à la fortune des peuples, un coup irréparable.

---

(1) Écoutons Servius Sulpicius essayant de calmer l'affliction que causait à l'oratenr romain la perte de sa fille : « O mon ami, je veux te peindre un spectacle qui m'a fait éprouver *une grande consolation*, et qui peut-être aura le même effet sur ta douleur. Quand je revins de l'Asie, comme je naviguais vers la côte d'Athènes, j'ai porté mes regards autour de moi; j'ai vu Mégare en avant de ma ronte, Égine en arrière, à ma droite le Pyrée, à ma gauche Corinthe ; et ces quatre cités, autrefois si florissantes, je les ai vues désertes et démantelées. Ah! faibles mortels que nous sommes, si quelqu'un des nôtres périt avant le terme commun de notre courte existence, nous osons accuser les destins ; et voilà qu'un seul endroit du monde nous montre, gissans dans la poussière, *les cadavres* de tant d'illustres cités.... »

A trois reprises différentes, les Romains s'efforcent d'abattre le grand obstacle qui s'oppose à leur ambition. La première fois, sous prétexte de soutenir des brigands (1), qui, pour perpétuer leur race dévastatrice, ayant ravi les femmes d'une cité paisible, avaient droit à la protection des descendans de Romulus et des Sabines. La seconde fois, après seize ans de défaites et de terreurs, les Romains, vainqueurs à leur tour, enlèvent à Carthage les navires instrumens de sa puissance et de son industrie; mais ignorans dans l'art d'employer utilement ces vaisseaux qui portaient naguère la richesse et la prospérité, d'un bout à l'autre du monde, ils les brûlent au nombre de cinq cents (2), à la vue du port de Carthage. Cependant, malgré ces pertes, malgré d'énormes tributs, la colonie phénicienne, fidèle aux arts de son industrieuse métropole, relève encore sa fortune. Le commerce lui rend une nouvelle fois la force et l'opulence. Soudain le cri de l'anéantissement « *Delenda est Carthago* » retentit dans l'enceinte du sénat dévastateur; et la dernière de toutes les guerres puniques est décrétée par le peuple romain.

Que ne puis-je vous peindre l'héroïsme de

(1) Les Mammertins, c'est-à-dire, les petits-enfans de Mars.

(2) XII, Tit. Liv.

Carthage, dans ses efforts pour sauver sa liberté mourante! Privée, par un lâche artifice, des débris de sa marine ; ayant perdu son port, et réduite à l'enceinte de ses murailles, quelles ressources nouvelles sont créées, tout à coup, par son industrie et son patriotisme! Un nouveau port creusé dans la ville, pour y construire en secret une flotte enfantée comme par un prodige. Des matelots tirés de la classe indigente, et soldés avec les pierreries des femmes opulentes. Des vaisseaux construits avec la charpente des toits paternels, armés avec le fer et l'airain qu'ont fournis les foyers domestiques; enfin, pour cordages de leurs manœuvres, les belles chevelures des mères et des filles, offertes en sacrifice aux dieux protecteurs de la patrie. Quel charme dût alors rehausser vos sublimes attraits, quelle puissance nouvelle de plaire et d'entraîner dut naître de votre grande âme, illustres citoyennes, lorsqu'ainsi dépouillées pour la cause nationale, de vos joyaux, de vos voiles et de vos chevelures, vous offrîtes, sur les brèches de Carthage, votre martiale contenance, et la simplicité d'atours qui sied seule aux compagnes des héros! O femmes de Carthage, vous avez brillé sur la terre, pour montrer l'héroïsme de votre sexe : chez les peuples dont le commerce fit la splendeur et la puissance.

Carthage abattue, le reste des nations succomba sans résistance. Dès les premiers temps qui suivirent cette conquête universelle, le commerce du globe changea de face, et souffrit des maux incalculables. Qu'on se figure, au centre du monde asservi, une cité dont la population vorace s'élève bientôt jusqu'à trois millions de bouches ; entretenue dans l'oisiveté, dans le luxe, dans les plaisirs ; et recevant son pain, ainsi que ses spectacles, aux dépens des peuples vaincus. La Sicile et l'Égypte insolemment appelées les greniers du peuple romain; et l'Africain ne pouvant plus tuer les lions et les tigres qui dévorent ses serviteurs et ses troupeaux, parce que les tigres et les lions doivent vivre pour le cirque de Rome (1). Sans doute, les mers, alors, portaient toujours des vaisseaux; ils arrivaient aux bords du Tibre chargés de tributs et de dépouilles, ils retournaient chargés de percepteurs et de spoliateurs. Les produits de l'univers allaient s'engloutir dans l'immense capitale qui renvoyait la mort en échange ; car pour donner la paix à ses provinces, elle y faisait la solitude. C'est Tacite qui nous l'apprend (2).

Au milieu de tant de monstres qui par-

---

(1) Anderson's *Hist. of Commerce.*

(2) *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.*

vinrent à s'emparer des rênes de l'empire, entre les Tibère, les Néron, les Caligula, les Héliogabale et les Domitien, quelques sages, formés à l'école de Socrate ou de Zénon, interrompaient le cours des calamités du monde, et suspendaient les malheurs de l'univers. Le commerce ressentait les heureux effets de ces règnes fortunés. Néanmoins, la décadence des Romains, qui s'avançait par degrés de plus en plus rapides, replongeait bientôt après, dans la misère et dans le deuil, les nations industrieuses.

Mais déjà les peuples barbares, libres derrière les remparts de leurs forêts, croissent en nombre et en force; ils s'arment, ils vont descendre du nord et tomber sur le midi, pour y briser le joug romain.

Nous arrivons au terme où ce discours doit s'arrêter. Nous avons vu les sciences, les lettres et les arts, suivre les pas du commerce et fleurir avec lui. Nous avons vu les peuples commerçans, magnanimes dans le malheur, héroïques dans le danger, sauver leur indépendance par d'incroyables efforts, ou ne tomber du moins qu'en rendant leur chute immortelle. Gardons-nous donc de partager ces préjugés barbares qui font regarder le commerce comme étouffant chez les hommes leurs vertus nationales et privées.

Un peuple n'a que deux moyens de mêler ses intérêts aux intérêts des autres peuples : c'est par la guerre pour apporter trop souvent des fléaux, ou par le commerce pour apporter toujours des bienfaits. Or le commerce, qui sagement compris répugne à d'injustes envahissemens, a cela d'admirable qu'il donne aux nations les moyens et le courage qui rendent héroïque la défense des foyers et des biens domestiques, en même temps qu'il rend indispensable la jouissance plénière de tous les avantages sociaux, le savoir, la paix, la liberté, la justice, et l'honneur décerné comme récompense exclusive, du talent, du travail et de la vertu.

O mes concitoyens, aimons, protégeons, faisons mieux, honorons le commerce, et bientôt nous verrons les pavillons français, flottant sur toutes les mers, salués par tous les peuples, accueillis dans tous les ports, y porter les présens de notre industrie et de notre savoir, y laisser les souvenirs de notre civilisation, et revenir aux rivages de la patrie, riches par les trésors des climats étrangers ; mais plus riches encore par la gloire d'avoir étendu sur tous les points de la terre, la connaissance, et par conséquent, la renommée du nom français.

Observations sur l'influence du commerce maritime, relativement à la force navale.

D'après le discours qui précède, il est facile de voir combien les peuples commerçans ont eu de puissance et pour conquérir et pour se défendre, lorsqu'ils ont cultivé le commerce extérieur et surtout le commerce maritime; combien aussi les peuples ont été faibles, lorsqu'ils ont négligé ces sources de prospérité.

On est frappé de la promptitude et de la facilité avec lesquelles l'Égypte des Pharaons fut conquise par les Assyriens, par les Perses et par les Grecs. Cette nation n'ayant pas de commerce maritime, et dès lors pas de force navale, elle ne pouvait pas arrêter les ennemis qui voulaient débarquer sur ses rivages; et bientôt elle devenait la proie du vainqueur.

Si les Grecs résistèrent aux armées innombrables de l'Asie, c'est principalement à leur force navale qu'ils durent ce bonheur. Sparte fut admirable aux Thermopyles; ses guerriers s'y couvrirent d'une gloire immortelle; qui l'oserait nier! Néanmoins Sparte n'arrêta pas les Perses aux Thermopyles. Sans la force navale, l'Attique une fois envahie, ses habitans auraient été forcés de vivre sous le joug : tôt ou tard le Péloponèse aurait subi le même sort.

C'est, ai-je dit, au commerce, qu'il faut rapporter les victoires de Salamine et de Mycale. Je le repète encore, quoique des critiques superficiels aient regardé cette opinion comme un paradoxe.

Si les Hellènes ont remporté ces deux victoires, ce n'est ni par le nombre, ni par la grandeur de leurs vaisseaux, puisque leurs navires étaient moins grands et moins nombreux que ceux de l'ennemi; c'est par l'habitude des manœuvres, la supériorité de la marche, et l'intelligence des évolutions. Or, ces avantages, les Grecs les avaient acquis en naviguant pour le commerce; car, à cette époque, il n'y avait ni marine militaire permanente, ni escadres d'exercices et d'évolutions, indépendantes des moyens du commerce.

J'ai donc eu raison d'affirmer que c'était au commerce qu'étaient dues les victoires de Salamine et de Mycale.

Les Grecs sentaient si bien que la navigation et le négoce maritime étaient la principale source de leur supériorité sur les Perses, que, par un traité spécial, leurs ennemis se virent obligés de rester toujours à une certaine distance des côtes de la Méditerranée.

Aujourd'hui surtout, nous sommes étonnés de voir les Grecs, après tant de siècles d'abaissement et d'esclavage, briser fièrement leur joug,

sans compter ni leur petit nombre ni la vaste population de leurs oppresseurs. C'est le commerce de la mer qui leur inspire cette audace. C'est la force navale qui leur fournit les moyens et l'énergie nécessaires pour soutenir avec gloire cette lutte, inégale en apparence.

Dans le moyen âge, nous voyons la cité de Venise s'accroître par le commerce; devenir une puissance redoutable, aussitôt que sa marine marchande acquiert un grand développement; triompher alors des forces de l'Orient, prendre Constantinople, et renouveler à Lépante les miracles de Mycale et de Salamine.

Nous voyons des pêcheurs s'établir dans les marais et sur les alluvions que la Meuse et le Rhin déposent à leur embouchure; s'élever par le commerce extérieur; briser le joug étranger qui pesait sur leurs têtes; triompher de l'empire espagnol qui s'étendait alors sur les plus belles contrées de l'Europe, de l'Amérique et de l'Asie; résister à toutes les forces continentales de Louis XIV, lorsqu'il avait atteint le faîte de sa puissance: enfin disputer avec persévérance et succès le sceptre de la mer, aux trois royaumes britanniques; aussi long-temps que la Hollande cultiva le commerce maritime, en y portant la même activité et la même économie.

Parlerons-nous de la Grande-Bretagne?.. Sous le règne d'Élisabeth, les vaisseaux du commerce,

armés aux frais des villes commerçantes, défirent la Grande Armada, et capturèrent ou coulèrent à fond la plupart des vaisseaux de cette flotte qui ne devinrent pas la proie des tempêtes.

Dans les luttes prolongées de la France et d'Albion, l'Angleterre s'est toujours attachée à ruiner notre commerce maritime, bien sûre que ce premier succès obtenu, elle triompherait tôt ou tard de notre force navale, et même de notre force continentale. L'expérience a prouvé que l'Angleterre a pensé juste (1).

Efforçons-nous donc de donner au commerce maritime un grand développement, en l'honorant dans nos transactions intérieures, en le protégeant dans nos relations extérieures; en lui donnant toutes les facilités qu'il est en droit d'attendre d'une politique bienveillante, libérale et prévoyante. Voilà ce que je ne me lasserai jamais de répéter, dans l'intérêt commun, de notre force navale et de notre puissance nationale.

---

(1) C'est ce qu'on a tâché de montrer, avec tous les développemens nécessaires, dans la partie des VOYAGES DANS LA GRANDE-BRETAGNE, qui traite *de la Force navale*.

EXTRAIT DU CATALOGUE

Des livres qui se trouvent chez BACHELIER, *libraire pour les Arts mécaniques, les Mathématiques, la Physique, la Chimie et les sciences qui en dépendent, quai des Augustins*, n°. 55.

OUVRAGES NOUVEAUX.

TRAITÉ DE MÉCANIQUE INDUSTRIELLE, ou exposé de la science de la mécanique déduite de l'expérience et de l'observation; principalement à l'usage des manufacturiers et des artistes; par M. CHRISTIAN, directeur du Conservatoire royal des Arts et Métiers à Paris; 3 volumes in-4, et atlas de 60 pl. doubles Prix: 75 f.

Cet ouvrage paraîtra en trois livraisons, composées chacune d'un volume et d'un cahier de planches en forme d'atlas.

Le *premier volume* est en vente, prix: 37 f. 50 c., dont 12 f. 50 c. à valoir sur le tome 3. Même somme sera payée en retirant le *deuxième volume*, auquel sera joint un *bon* pour le *troisième*, qui sera délivré *gratis*.

Le *second volume* paraîtra dans le courant de novembre prochain, et le troisième dans le mois de juin 1823.

VOYAGES DANS LA GRANDE-BRETAGNE, entrepris relativement aux services publics de la guerre, de la marine et des ponts et chaussées, en 1816, 1817, 1818, 1819, 1820 et 1821, présentant le tableau des institutions et des établissemens qui se rapportent à

I. la force militaire.

II. la force navale.

III. aux travaux civils des ports de commerce, des routes, des ponts et des canaux;

IV. la force productive.

Par C. DUPIN, *membre de l'Institut, Académie royale des sciences; du comité consultatif des arts et manufactures, professeur de mécanique au Conservatoire des arts et métiers, officier supérieur au corps du génie maritime, membre de la légion-d'honneur, etc.*

Cet ouvrage est divisé en quatre parties, qui se vendent séparément.

Première partie (FORCE MILITAIRE), 2 vol. in-4, avec planches, format atlas. 25 f.

Il a en été imprimé 25 exemplaires sur papier vélin avec les planches sur papier propre à recevoir le lavis; 20 exemplaires seulement sont destinés au commerce. Prix cartonné. 60 f.

Seconde partie (FORCE NAVALE), 2 vol. in-4 avec planches, format atlas. 25 f.

Idem, papier vélin. 60 fr.

La troisième partie (FORCE SOCIALE ET TRAVAUX CIVILS DES PONTS ET CHAUSSÉES, etc.) paraîtra vers la fin de cette année

La *quatrième partie* (FORCE PRODUCTIVE), vers le mois de juillet 1823.

APPLICATIONS DE GÉOMÉTRIE ET DE MÉCANIQUE, à la marine et aux ponts et chaussées, où l'on traite de la stabilité des vaisseaux, du tracé des routes civiles et militaires, du déblais et du remblais, des routes suivies par la lumière dans les phénomènes de la réflexion et de la réfraction, etc.; par le *même*, 1 vol. in-4. avec planches

TRAITÉ COMPLET DE MÉCANIQUE APPLIQUÉE AUX ARTS, contenant l'exposition méthodique des théories et des expériences les plus utiles pour diriger le choix, l'invention, la construction et l'emploi de toutes les espèces de machines. Par M. *J.-A. Borgnis*, Ingénieur et membre de plusieurs Académies. Ouvrage divisé en *neuf traités* format in-4°., avec 249 planches, dessinées par M. *Girard*, dessinateur à l'École Polytechnique, et gravées par M. *Adam*. Prix. 189 f.

Chaque Traité se vend séparément ainsi qu'il suit:

Ier. *De la composition des Machines*, contenant la classification, la description et l'examen comparatif des organes mécaniques; volume de plus de 450 pages, avec tableaux synoptiques et 43 planches donnant les figures de plus de 1200 organes de Machines. 1818. Prix. 25 f.

II°. *Du mouvement des Fardeaux*, contenant la description et l'examen des machines les plus convenables pour transporter et élever toute espèce de fardeaux; volume de 334 pages et 20 planches gravées. 1818. Prix. 16 f.

III°. *Des Machines que l'on emploie dans les constructions diverses*, ou Description des Machines dont on fait usage dans les quatre genres d'Architecture, civile, hydraulique, militaire et navale; volume de 336 pages avec 26 planches. 1818. Prix. 20 f.

IV°. *Des Machines hydrauliques*, ou Machines employées pour élever l'eau nécessaire aux besoins de la vie, aux usages de l'agriculture, aux épuisemens temporaires et aux épuisemens dans les mines; vol. in-4., avec 27 pl. 1819. Prix. 20 f.

V°. *Des machines d'agriculture*. Ce volume décrit les instrumens et machines aratoires, les machines employées à récolter les produits du sol, et à leur donner les préparations premières, les moulins et les mécanismes qui servent à épurer le blé et à bluter les farines, et enfin les pressoirs, les cylindres, les pilons, et autres machines employées à l'extraction des huiles et du vin, etc. Vol. in-4°. avec 28 planches. 1819. 21 f.

VI°. *Des Machines employées dans diverses fabrications*, contenant la description des machines au usage dans les grosses forges et dans les ateliers de métallurgie, dans les papeteries, dans les tanneries, etc.; vol. in-4., avec 29 planches. 1819. 21 f.

VII°. *Des Machines qui servent à confectionner les étoffes*, contenant la manière de préparer les matières filamenteuses, animales ou végétales,

l'examen comparatif des moyens mécaniques employés dans les filatures; la description des métiers avec leurs accessoires pour toutes espèces d'étoffes, depuis les plus simples jusqu'aux plus figurées; enfin, la manière de donner aux étoffes les derniers apprêts avant d'être livrées au commerce; volume in-4., avec 44 planches. 1820. Prix. 30 f.

VIII°. *Des Machines qui imitent ou facilitent les fonctions vitales des corps animés*, suivi d'un appendice sur les machines théâtrales anciennes, et sur les procédés en usage dans les théâtres modernes, pour effectuer les changemens à vue, les vols directs et obliques et autres effets; vol. in-4., avec 27 planches, 1820. 21 f.

IX°. THÉORIE DE LA MÉCANIQUE USUELLE, ou introduction à l'étude de la mécanique appliquée aux arts, contenant les principes de statique, de dynamique, d'hydrostatique et d'hydrodynamique applicables aux arts industriels; la théorie des moteurs, des effets utiles des machines, des organes mécaniques intermédiaires, et l'équilibre des supports, etc. 1 vol. in-4. 1821. Prix. 15 f.

Son Excellence le Ministre de l'Intérieur s'est fait rendre compte de cet ouvrage; et d'après le rapport favorable du Bureau consultatif des Arts et Métiers *près son ministère, il a ordonné qu'il en serait acheté un nombre d'exemplaires aux frais du gouvernement, pour être distribués aux écoles d'application et de service public.*

ESSAI SUR LA COMPOSITION DES MACHINES, par MM. *Lanz* et *Betancourt*, 2ᵉ. édition, revue, corrigée et considérablement augmentée; vol. in-4. avec 13 grandes planches. 1819 Prix. 15 f.

MANUEL DE L'INGÉNIEUR MÉCANICIEN CONSTRUCTEUR DE MACHINES A VAPEUR, par *Oliver Evans* de Philadelphie, traduit de l'anglais par I. Doolittle, citoyen des États Unis, membre de la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale; précédé d'une Notice sur l'auteur, et suivi de Notes par le traducteur; 1821, vol. in-8., avec 7 pl. 5 fr.

ESSAI historique sur les Services et les Travaux scientifiques de *Gaspard Monge*; par *Ch. Dupin*, membre de l'Institut, etc. in-8. (janvier 1819). Prix. 4 f. 50 c.

La même, imprimé de format in-4. avec le portr. de M. *Monge*, d'une parfaite ressemblance. 7 f. 50 c.

FONDS PUBLICS (des) EN FRANCE, et des Opérations de la bourse de Paris, par *Bresson*, vol. in-12, 4ᵐᵉ. édition. 1821. 3 f.

GUIDE DES ARTISTES (le), ou Répertoire des Arts et Manufactures, par *Armonville*, secrétaire de l'Administration du Conservatoire des Arts et Métiers, 1818, 1 vol. in-12 de 420 pages, caractère petit-texte. 4 f.

CONSIDÉRATIONS sur la Marine française en 1818, et sur les dépenses de ce département, par M. de *Bougenette*, ancien employé supérieur et militaire en Hollande, dans les colonies d'Amérique et dans l'Inde. vol in-8. 1818. Prix. 3 f.

COURS DE MATHÉMATIQUES de *Bezout*, à l'usage de la marine et de l'artillerie, avec des notes et des additions, par *Peyrard*; GÉOMÉTRIE, 6ᵉ. edit., 1820. 7 f.

RECHERCHES sur les Moyens d'exécuter sous l'eau toutes les sortes de travaux hydrauliques sans employer aucun épuisement, par *Coulomb*. 1 vol. in-8. 3ᵉ. édit. 1819. 1 f. 80 c.

APPLICATION DE LA THÉORIE DES TRANSVERSALES; Cours d'opérations géométriques sur le terrain, fait à l'École d'artillerie de la garde royale en mars, par *J.-C. Brianchon*, capitaine d'artillerie, chevalier de la légion-d'honneur, professeur de mathématiques à ladite École; brochure in-8. 1ᵉʳ. Cahier. 1818. Prix. 1 f. 80 c.

OEUVRES D'EUCLIDE, en grec, en latin et en français, d'après un manuscrit très-ancien qui était resté inconnu jusqu'à nos jours; par *Peyrard*, traducteur des œuvres d'Archimède, ouvrage approuvé par l'Académie des sciences. Paris. 1818. 3 vol. in 4 Prix. 90 fr.

Les mêmes papier vélin. 120 fr.

Les mêmes tirés sur papier grand raisin fin. 120 fr.

Les mêmes sur papier grand raisin velin. 180 fr.

Il ne reste plus que quelques exemplaires de ces trois derniers papiers.

MÉMOIRE SUR LES PÉTARDS FLOTTANS et sur les mines flottantes, ou machines infernales maritimes; par *Montgéry* capit. de frégate. br. in-8. 1819. 2 f.

NOUVEAU MANUEL DU TEINTURIER ou Guide pratique des apprentis et des ouvriers dans l'art de la teinture; contenant les diverses recettes pour faire toutes sortes de couleurs sur laine, soie, fil et coton. Par *Baillot*, maître teinturier à Paris. *Suivi* d'un Manuel de l'art du teinturier dégraisseur, extrait d'un ouvrage encore inédit. Par L. S. *Le Normand*, professeur de technologie et des sciences physico-chimiques appliquées aux arts. Vol. in-12. 1819. 3 f.

MANUEL DE L'ART DU DÉGRAISSEUR, *ou* instruction sur les moyens d'enlever soi-même toutes sortes de taches; *seconde édition*, revue, corrigée et augmentée d'un *Appendice* sur la manière de blanchir le papier et d'enlever les taches d'encre, de graisse, de cire ou d'huile, sur les livres et estampes, etc.; par L. Séb. *Le Normand*, etc., vol., in-12. 1819. Prix. 2 f.

ESSAI SUR L'ART DE LA NAVIGATION PAR LA VAPEUR, par *Gilbert*, ingénieur de la marine 1 vol. in-4°., avec 3 grandes planches. 1820. Prix. 5 fr.

THÉORIE DES MACHINES SIMPLES en ayant égard au frottement de leurs parties et à la roideur des cordages; par M. *Coulomb*, chevalier de Saint-Louis, capitaine du génie, membre de l'Institut de France. *Nouvelle édition* à laquelle on a ajouté les Mémoires suivans du même auteur: 1°. sur les frottemens de la pointe des pivots; 2°. Recherches théoriques et expérimentales sur la force de torsion et sur l'élasticité des fils de métal; 3°. Résultat de plusieurs expériences destinées à déterminer la quantité d'action que les hommes peuvent fournir par leur travail journalier, suivant les différentes manières dont ils emploient leurs forces; 4°. Observations théoriques et expérimentales sur l'effet des moulins à vent et sur la figure de leurs ailes; 5°. Sur les murs de revêtement et l'équilibre des voûtes, etc. vol. in-4. avec 10 planches. 1821. 15 f.

LA FORTIFICATION ordonnée d'après les Principes de la stratégie et de la balistique modernes, par *Pertusier*, officier d'artillerie à cheval de la garde royale, 1820, 1 vol. in-8., et un atlas composé de 11 planches sur feuille entière de nom-jésus. 25 f.

Cet ouvrage n'a été imprimé qu'à 400 exemplaires, dont 123 seulement sont destinés au commerce.



